

A. FRAY-FOURNIER

---

6668

un  
B 2200  
ex. 2

# BALZAC A LIMOGES



LIMOGES

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE V<sup>o</sup> H. DUCOURTIEUX

7, RUE DES ARÈNES, 7

1898



LA MAISON NIVET A LIMOGES

## BALZAC A LIMOGES

---



S'il est vrai que les pierres du foyer éteint gardent quelque chose de ce qui fut l'âme de la maison, le souvenir de plusieurs personnages, célèbres à des titres différents, doit hanter de nos jours encore l'une des habitations du vieux Limoges actuellement le plus en vue. Je veux parler du gentil hôtel, de style Louis XIII, qui forme l'angle de la rue Soretas et de la rue des Combes et porte le n° 8 de cette dernière voie. Avec sa façade, en granit du pays, d'une grande sobriété de lignes, d'une simplicité élégante, et dont chaque étage est souligné par un cordon de perles ; — sa tourelle en encorbellement, terminée par un gracieux cul-de-lampe ; — son faite surmonté de cinq urnes de pierre de forme ovoïde, que couronne une fleur de lis et dont le profil délicat se détache en pleine lumière ; — ses gargouilles desquelles on dirait des canons toujours braqués en vue d'un siège prochain ; — son escalier spacieux, soutenu par deux séries de colonnes, les unes droites, les autres rampantes ; — ses salles vastes et bien éclairées, ce logis a vraiment fort grand air. Ce dut être l'une des plus belles et des plus confortables demeures de notre ville.

Encore quelques jours et il n'y aura plus là qu'un chantier de démolitions. De ce spécimen, unique à Limoges, de l'art architectural d'une époque déjà reculée, il ne restera bientôt plus que le souvenir conservé par la photographie.

Le Temps, le *Tempus edax*, n'aura pas été, cette fois, le coupable ; à peine avait-il répandu de légères grisailles sur

les rares motifs décoratifs formant saillie. La Nature qui, anticipant sur toute ruine, jette ses végétations sur l'œuvre des vieux âges, comme pour attester l'inaliénabilité de ses droits sur le sol qui lui fut soustrait par la main de l'homme, la Nature, dis-je, n'avait manifesté nulle hâte de reprendre possession de cette partie de son domaine : pas la plus grêle giroflée aux toits de la maison, pas la plus petite herbe aux interstices de ses murailles. Des travaux de transformation d'un quartier dans un but de salubrité publique, un remaniement complet du réseau d'étroites et sinuieuses ruelles qui le sillonnent, un nivellement général du sol en vue de la création de nouvelles voies et de la construction d'édifices publics, ont rendu sa destruction nécessaire, inévitable.

D'après les recherches de M. L. Guibert, dès le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, la famille De Petiot possédait sur ce point des immeubles que l'on voit, par la suite, recevoir plusieurs accroissements successifs. L'une des plus considérables de la haute bourgeoisie limousine, cette famille avait donné des officiers aux armées et des magistrats aux diverses juridictions locales. Elle était représentée, au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, par Jacques de Petiot, seigneur de Lestrade, juge royal de Limoges. Peut-être faut-il attribuer à ce personnage la construction, vers l'année 1635, de l'hôtel de la rue des Combes. Celui-ci resta, pendant un siècle, la propriété des Petiot qui, en 1734, le cédèrent à Jean-François Regnaudin, seigneur de Puinesge, président-trésorier de France au bureau des finances de la généralité de Limoges. Homme d'un grand savoir, dit on, ami des lettres et des arts, le président Regnaudin était très justement considéré. Il fut appelé à remplir, avec le titre de subdélégué général, l'intérim de l'intendance de Limoges, pendant les huit mois qui s'écoulèrent entre le décès de M. de la Millière et l'arrivée de M. Pajot de Marcheval, son successeur (1).

(1) Le 24 janvier 1777, l'hôtel Regnaudin servit de cadre à une fête magnifique. Le doyen des trésoriers de France au bureau de Limoges venait d'accomplir la cinquantième année d'exercice de sa charge. A cette occasion, ses confrères lui envoyèrent, dès le matin, un bouquet accompagné de fanfares et vinrent ensuite lui offrir leurs compliments. Les beaux salons tendus de tapisseries d'Aubusson et ornés de glaces de grand prix s'ouvrirent pour cette

A sa mort (1782) l'immeuble fut transmis à sa fille et unique héritière, M<sup>me</sup> veuve Limousin de Neuvic. Enfin, il fut acquis des héritiers de celle-ci, en 1806, par un membre de la famille Nivet.

Lorsque, en 1791, après la clôture de la session législative, Mgr d'Argentré, député aux Etats généraux par le clergé du Haut-Limousin, dut rentrer à Limoges pour mettre ordre à ses affaires, il trouva le palais épiscopal occupé. M<sup>me</sup> de Neuvic, se ressouvenant que, vingt-six ans auparavant, ce prélat avait signé au contrat de mariage de sa fille (1), lui offrit l'hospitalité dans son hôtel. Le mobilier personnel et la bibliothèque particulière de l'évêque y furent transportés. Ce fut là que le sèquestre vint s'abattre sur ces objets ; c'est de là que le buste de Mgr d'Argentré fut enlevé et brisé par ordre des administrateurs du district.

C'est aussi dans cet hôtel que résida, pendant son séjour à Limoges (1820-1821), M. de Martignac, procureur général à la cour royale et l'un des futurs ministres de Charles X. Parvenu au faite des grandeurs, il songeait quelquefois, au milieu des soucis du pouvoir, au calme des jours écoulés ici. « La maison Nivet, — écrivait-il le 40 janvier 1827, —

réception. Un repas somptueux fut servi ; on but force rasades d'un vin qui devait être délicieux. Des couplets que la *Feuille hebdomadaire* se fit un devoir de publier furent chantés par la fille de l'amphitricion, M<sup>me</sup> de Neuvic, en l'honneur de son père. Bref, « le » sentiment présida à cette fête. Le père et la fille la rendirent des » plus agréables, l'un par l'aménité de ses manières, et l'autre par » l'esprit et les grâces qui lui étaient naturelles ».

Quoique la *Feuille hebdomadaire* n'ait pas fourni sur cette fête, qui fit événement, tous les détails qu'elle avait promis à ses lecteurs, il est vraisemblable que, le soir, dans le petit jardin en terrasse où des ifs érigeaient leurs cônes de sombre verdure, on dut donner aux nombreux invités, une comédie de circonstance.

M. Regnaudin mourut à Limoges le 30 janvier 1783 à l'âge de 80 ans, 3 mois et 3 jours.

(1) Par contrat du 41 mars 1765, Valérie Limousin de Neuvic, fille de Joseph Limousin, chevalier, seigneur de Neuvic, Masléon et autres lieux, et de Madeleine Regnaudin, avait épousé J.-B.-Joseph du Garreau de la Seinie, seigneur de Vergnas, Puy de Belle et autres lieux.

était moins grande et moins brillante que le Louvre et le Palais-Bourbon ; mais je me souviens parfois qu'on y vivait heureux et qu'on y riait de temps en temps. »

Quelques années plus tard, le même hôtel devenait l'habitation d'un autre magistrat qui portait un nom cher aux Lettres françaises, l'avocat général Millevoye, fils du poète de *la Chute des feuilles*.

Un matin du mois de septembre 1832, sur les six heures, l'antique patache qui faisait le service régulier d'Angoulême à Limoges s'arrêta comme de coutume sur la place Dauphine, devant le bureau des messageries. Un étranger en descendit et fut reçu par un homme jeune encore, qui le conduisit aussitôt au domicile de la famille Nivet. Cet étranger, qui venait à Limoges pour la première fois, était Honoré de Balzac, le romancier déjà célèbre et qui ambitionnait de prendre rang parmi ceux que Victor Hugo appelait « les maréchaux des lettres ». C'est ici le moment de rappeler les relations qui unissaient Balzac à la famille Nivet. M<sup>lle</sup> Laure de Balzac, plus tard M<sup>me</sup> Surville, sœur du grand écrivain, avait eu pour amies d'enfance les sœurs Tourangin, dont le frère, M. Victor Tourangin, fut longtemps préfet du Doubs. De ces jeunes personnes, l'une, Zulma, épousa un officier d'artillerie, M. Carrand, qui devint directeur des études à l'école de Saint-Cyr, puis directeur de la poudrerie d'Angoulême. Lucile, sa sœur, épousa M. Philippe Nivet, négociant à Limoges. Une intimité très grande s'était établie entre Laure de Balzac et Zulma Tourangin. Balzac, qui avait reconnu en celle-ci une femme d'un grand cœur et d'un esprit élevé, partageait l'affection de sa sœur. De là une fréquentation qui ne fit qu'affermir une estime réciproque et qui s'étendit aux autres membres de la famille, spécialement à M. et M<sup>me</sup> Nivet.

Profondément dévouée à Balzac, M<sup>me</sup> Carrand fut véritablement pour lui l'âme-sœur, la confidente de ses projets, de ses déceptions et de ses espérances. Les lignes suivantes, que le grand romancier écrivait à M<sup>me</sup> Surville après la mort d'une personne qui avait été la providence de sa jeunesse, montreront quelle haute opinion il avait de M<sup>me</sup> Carrand, et combien il appréciait ses avis : « Je n'ai plus de conseil pour » les difficultés littéraires, je n'ai plus d'aide dans les diffi- » cultés de la vie..... Il n'y a que M<sup>me</sup> Zulma qui, parmi les

« personnes auxquelles je pourrais me fier, ait la haute  
« intelligence nécessaire pour jouer un pareil rôle : jamais  
« esprit plus extraordinaire n'a été plus étouffé ; elle mourra  
« dans son coin, inconnue. »

Ces circonstances expliquent la cordiale hospitalité que recevait Balzac chez M<sup>me</sup> Carraud et l'active correspondance qu'il entretenait avec elle. C'est à Angoulême qu'il écrivit ou qu'il data plusieurs de ses ouvrages, entre autres *le Médecin de campagne*.

Nous avons laissé Balzac à Limoges où, sous la conduite de M. Rémi Nivet fils, il visita rapidement la ville. Pour qui connaît la religiosité de l'auteur de la *Comédie humaine*, l'itinéraire de cette courte promenade, qui eut lieu entre le déjeuner et l'heure du départ de la malle-poste de Lyon, est aisé à reconstituer. Par la rue du Collège et le faubourg Boucherie, le visiteur et son guide se dirigèrent vers la cathédrale. L'aspect extérieur du vieux monument, avec sa toiture en tuiles courbes, ses clochetons décapités, tel enfin que le montrent les gravures du temps, dut enthousiasmer médiocrement Balzac ; mais la beauté intérieure de l'édifice, l'élégance du superbe vaisseau dont les hautes colonnes s'élançant hardiment vers le ciel, rachetèrent certainement cette première impression.

En traversant la rue et la place de la Cité, son attention avait été attirée par les curieuses maisons des xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles (1) aux larges portes en ogives, aux fenêtres dont les meneaux aujourd'hui brisés encadraient des vitraux très apparents il y a quelques années à peine. Balzac s'arrêta devant l'une de ces maisons située à l'angle des rues de la Cité et de la Vieille-Poste (2) et dont le rez-de-chaussée était

(1) Un grand nombre de ces maisons, aux façades de granit, dont quelques-unes portent l'empreinte du xiv<sup>e</sup> siècle, subsistent encore dans le quartier. On n'en compte pas moins de dix-sept dans la rue et sur la place de la Cité.

(2) Cernée sur tout son parcours par les hautes murailles de deux convents de femmes, murailles dans lesquelles ne s'ouvre aucune porte, mais percées seulement à leur partie supérieure de fenêtres grillées, la rue de la Vieille-Poste est restée ce qu'elle était il y a plusieurs siècles, étouffée, squalide, soignant l'humidité, un repaire enfin.

occupé par la boutique d'un chaudronnier marchand de ferraille. Avec l'acuité de vision qui lui était particulière, il jugea que ce cadre était bien celui qui convenait à l'œuvre de fiction dont la genèse était vraisemblablement arrêtée dans son esprit, mais sans que le lieu de l'action et les détails en fussent déterminés. Dans ces pièces quasi obscures, derrière ce rideau de pierre se dérouleraient les scènes préliminaires du *Curé de village*, tandis que là-bas, sur l'une des rives de la Vienne, près du vieux pont, s'accomplirait le crime qui formerait à la fois le prologue et le pivot de l'action scénique.

Ai-je dit que Balzac devait se rendre à Lyon et de là à Genève. Arrivé à Aix, il écrit à M<sup>me</sup> Carraud et après les nouvelles de la famille Nivet, il ajoute : « Par le plus grand » des hasards, j'ai eu à Limoges un compagnon de voyage » éminemment spirituel et gai, et une bonne âme. Ça été » un petit bonheur ; il se nomme Dejean. »

Quatre mois plus tard, il charge M<sup>me</sup> Carraud de demander à sa sœur l'adresse de M. Dejean.

Ce premier et très court séjour de Balzac dans notre ville passa inaperçu. Il échappa à la presse locale qui, vers le même temps, signalait le passage de George Sand « venant d'explorer les montagnes du Bas-Limousin et de l'Auvergne et se rendant à Montluçon et à Saint-Amand afin d'y recueillir certains détails topographiques pour la confection d'un roman ». Les séjours ultérieurs de Balzac à Limoges restèrent tout aussi ignorés du grand public. A vrai dire, le romancier avait d'excellentes raisons pour garder l'inognito. Quand ce qu'il appelait plaisamment sa « dette flottante », agitée par le flot montant des créanciers, menaçait de le faire sombrer avec elle, Balzac, ni plus ni moins qu'un astre, s'offrait pour quelque temps le luxe d'une éclipse. Souvent il se rendait à Angoulême, où il goûtait, avec les charmes de l'amitié, les joies profondes de l'affranchissement.

Mais il ne faudrait pas croire que, dégagé de ces préoccupations matérielles, il y recherchât le bonheur de vivre qui, pour lui, pouvait tenir à un ralentissement dans l'intensité de la vie cérébrale. Qu'il résidât en province ou dans la capitale, c'était toujours la même existence dévorante. « Je vous » assure, — écrivait-il à M<sup>me</sup> Carraud, — que je vis cons-



« tamment dans une atmosphère de pensées, d'idées, de  
« plans, de travaux, de conceptions, qui se croisent, bouil-  
« lent, pétillent dans ma tête à me rendre fou. »

Limoges était relativement peu éloigné d'Angoulême. — Irai-je ? N'irai-je pas ? — Mais venez donc ! — Et voici Balzac s'installant de son mieux, pour y passer l'après-midi et la nuit, dans la guimbarde qui, partant d'Angoulême à deux heures du soir, arrivait à Limoges à six heures du matin et, en hiver, quelquefois plus tard, disait l'horaire.

Bien avant sa venue à Limoges, Balzac était en rapports avec M<sup>me</sup> Nivet. Il avait même employé son intermédiaire pour acheter des émaux. Fût-ce pas là son début dans la manie du bric à brac qu'il devait un jour pousser si loin, à l'exemple du *Cousin Pons* ? En attendant, il fait l'acquisition de vases en porcelaine et se fait même confectionner un service de table complet. « Vous qui avez le compte et le  
« devis de mon service, — écrit-il à M<sup>me</sup> Carraud, — voulez-  
« vous avoir l'extrême bonté de prier monsieur votre neveu  
« de s'y mettre tout de suite et de me l'envoyer aussitôt qu'il  
« sera fait. Comme il faut absolument monter mon ménage  
« et que j'achèterais ici pour cent ou deux cents francs des  
« objets qui ne me complèteraient rien, je préfère une dépense  
« double et avoir quelque chose de bien et de complet » (1).

Quelques jours plus tard, autres recommandations :  
« Pressez mon service, car j'ai un dîner à donner et je ne sais  
« quand, maintenant. Ah ! Pour les tasses, je les voudrais  
« en forme (passez-moi l'expression parce qu'elle exprime  
« la forme) de pot de nuit, élégante, pure ; elle ne passe  
« jamais de mode (2). Les assiettes à dessert, vous le savez,  
« doivent avoir un ornement de plus que les autres. Je vous  
« donne ici mon chiffre à leur envoyer, avec un B de plus  
« néanmoins, également gothique. »

Dans ses lettres à M<sup>me</sup> Carraud, souvent reviennent des phrases comme celles-ci : « Je vais écrire à ces messieurs  
« de Limoges », ou « J'écris à M. Nivet pour ce qui me  
« manque et pour les porcelaines de ma table ».

(1) Ces détails sont tirés de la *Correspondance de Balzac*, publiée par M. de Lovenjoul, Paris, Lévy, 1892.

(2) On était à l'époque où les fabriques de Limoges produisaient de lourdes et incommodes tasses à pans recouverts d'un bleu au grand feu et cernés de filets d'or, le tout d'un goût médiocre.

Il est vraisemblable que ce fut au cours de l'une de ses visites à la famille Nivet que l'occasion lui fut offerte d'explorer la région située à l'est de notre département, entre Saint-Léonard et la limite de la Creuse. Dans la description qu'il en a donnée en un livre dont il va être parlé, il en a exprimé exactement le caractère général et les traits particuliers. On sent que tous les aspects de cette contrée se sont fixés dans son imagination. On ne dépeint pas ainsi les sites pittoresques, les beautés et les ressources naturelles d'un pays, et jusqu'aux mœurs de ses habitants sans les avoir eus sous les yeux, sans les avoir étudiés de près.

Au reste, Balzac aimait la province et surtout la campagne. Il connaissait les manies des habitants de petites villes, leur conception étroite de la vie, le vide de leurs idées, la misère de leurs conversations. Mais les petites gens ne rebutaient pas cet esprit robuste. On est loin avec lui du hautain mépris de Stendhal pour les provinciaux. Faut-il rappeler que, dans ses *Impressions d'un touriste*, Stendhal avait rangé toutes les villes du centre, Limoges compris, dans une seule et même catégorie uniformément peuplée d'âmes de sous-préfecture ? Simple boutade, évidemment, d'un esprit toujours en quête de choses d'art et qui n'appréciait une population que par les manifestations extérieures de son tempérament artistique. L'affront fut néanmoins relevé, vite et bien. Il se trouva un chroniqueur et non des moindres qui, indigné « de calomnies d'autant plus perfides qu'elles avaient un faux air de vérité », dévoila le pseudonyme de l'imprudent écrivain afin de « vouer son véritable nom à l'exécration provinciale. L'auteur des *Mémoires d'un touriste*, écrivit-il, ne se nomme pas Stendhal ; il s'appelle Henri Beyle. »

Balzac ne fut jamais d'humeur à promener ses rêveries solitaires par les sentiers perdus. Aussi bien, j'ai idée qu'il ne parcourut pas seul les plaines et les coteaux limousins. Serait-il téméraire d'avancer qu'il eut pour compagnie dans ses excursions cette « poésle du voyage » à laquelle « le voyageur reconnaissant » qu'il était dédia le fragment des *Scènes de la vie privée* qui a pour titre : *La Grenadière* ? Il est fait ici allusion à M<sup>me</sup> Caroline Marbouty, née Pétiniaud, qui signa du pseudonyme de Claire Brunne ses productions

littéraires. Où donc Balzac l'aurait-il connue si ce n'est à Limoges, où elle résida constamment (1) ? Ne fût-ce pas chez M<sup>me</sup> Nivet qu'il la rencontra ?

Poétiquement douée, mais d'un tempérament excessif, M<sup>me</sup> Marbouty s'était éprise d'un bel enthousiasme pour le mouvement d'idées si original auquel la littérature et les arts durent leur émancipation. Avidé d'horizons nouveaux, pour atteindre aux rives idéales, elle se prêta aux plus folles équipées. Dans un livre très documenté sur les satellites qui gravitèrent autour de Balzac, son bio-bibliographe, M. de Lovenjoul, a raconté l'un des incidents de cette existence décousue et toute de fantaisie. Costumée en page et répondant au nom de Marcel, M<sup>me</sup> Marbouty accompagna Balzac dans un voyage que celui-ci fit en Italie au mois d'août 1836. Le maître écrivain la produisit dans la haute société où elle intrigua tout le monde, y compris les diplomates. Obligé de confesser sa fraude, Balzac s'en tira, à son retour en France, en déclarant que sa compagne était, — ce que personne n'avait d'ailleurs mis en doute, — « une charmante, spirituelle et vertueuse femme qui, trouvant occasion de » filouter vingt jours sur les ennuis du ménage, s'était reposée sur son âme (à lui Balzac) pour un inviolable secret et » pour une retenue scipionnesque. »

Admiratrice de George Sand pour son aisance à porter le costume masculin, très flattée d'avoir été prise, au cours de son voyage, pour l'auteur d'*Indiana*, M<sup>me</sup> Marbouty en vint à envier sa gloire littéraire. Elle se mit alors à écrire et publia, en 1844, *Une fausse position*, roman à clef qui doit, peut-être, à cette particularité d'être le moins ignoré de ses ouvrages. Successivement elle donna *Le marquis De Précieux ou les Trois époques* (1850), *Âge de Spola* (1852), puis les

(1) Puisque jusqu'à présent aucun recueil biographique ou bibliographique n'a fixé son état civil, je le donnerai ici.

Née le 19 juillet 1803 à Paris, où ses parents résidaient momentanément, Caroline-Julie-Sophie Pétiinaud était fille de M. François Pétiinaud, plus tard conseiller à la cour royale de Limoges, et de M<sup>me</sup> Sophie-Olive-Joséphine De la Coste. Elle est morte à Paris, le 16 février 1890. Elle avait épousé M. Jacques Marbouty, greffier en chef du tribunal civil de Limoges.

Elle appartenait à une vieille famille limousine et c'est à tort que M. de Lovenjoul la dit berrichonne comme George Sand.

*Contes vrais* et un recueil en vers. L'éducation de la femme forme le fond de ces différents livres aux tendances humanitaires et philosophiques. Mais l'auteur paraît s'être heurtée à un problème plutôt que l'avoir choisi. Sous chaque thèse perce quelque chose de personnel. N'était-ce pas l'énigme de sa propre destinée qu'elle cherchait là ?

Lasse sans doute de la vie active, elle s'isola du monde et elle s'enferma dans ses souvenirs, à l'ombre de la gloire consolidée de Balzac. Quand je la vis, il y a quinze ans, pour soutenir sans doute ses illusions défailtantes, elle avait repris les modes de 1840. Elle portait un costume jaune-soleil qui me parut tout aussi ruisselant d'incouïsme que dut l'être le fameux gilet de feu Théophile Gautier.

Bien tristes, hélas, furent les dernières pages de ce roman vécu qu'avait été sa vie. Elle avait pu se croire prédestinée à quitter ce monde par la porte sombre de la vieillesse : elle en sortit par une porte dérobée que lui ouvrit le destin, simplement humain quand on croit le voir se jouer de la logique en donnant un tragique dénouement à quelque folâtre comédie (1).

Je reviens à Balzac et à celle de ses œuvres qui, pour nous Limousins, emprunte à son caractère local, un charme particulier. Il s'agit du *Curé de village*, l'un des plus beaux chapitres de la grande épopée à la fois réaliste et mystique qui a pour titre *La comédie humaine*.

L'auteur avertit, dans son introduction, que *le Curé de village* formera « le pendant » ou, si l'on veut, le complément du *Médecin de campagne*. Or, dans ce premier ouvrage, ce n'est point l'écheveau embrouillé des conflits passionnels que Balzac a tenté de démêler. Œuvre pleine de calme, elle offre un dialogue scénique sans nulle intrigue et sans recherche d'effet. Ce qu'on y voit dépeint, c'est l'amélioration progressive, morale et matérielle d'une commune rurale par l'application de la philanthropie moderne. Dans une suite de causeries et de discours entrecoupés, à de rares intervalles, de menus faits, Balzac a exposé ses vues sur le suffrage universel, le régime parlementaire, le libre échange et la religion. A côté de paradoxes choquants, on y trouve

(1) Elle est morte écrasée par un omnibus.

des jugements d'une grande profondeur politique et philosophique. Mais, d'une haute portée, cette étude des principes de sociologie appliquée reste exclusivement une lecture de lettré.

Dans *le Curé de village*, l'action est beaucoup plus incisée, plus fortement nouée, le récit épisodique plus rapide. Les grands problèmes d'ordre social et économique y sont encore abordés et les théories exposées sont plus hardies peut-être que celles du *Médecin de campagne*. Leur développement l'emporte même en étendue sur la partie romanesque. Mais l'auteur a voulu en faire une œuvre supérieure à l'autre et comme idées, et comme images, et comme exécution. On a défini un peu ironiquement ce livre : « Une histoire de cour d'assises sous un titre pastoral ». Balzac a cependant pris soin de préciser les termes de la proposition qu'il voulait résoudre. « Il ne s'agissait pas tant » ici, dit-il, de raconter une histoire que de répandre des « vérités neuves et utiles, si toutefois il y a encore des vérités » neuves ». En sorte que, sans lui faire suite, *le Curé de village* a plus d'une attache avec *le Médecin de campagne*. D'un côté, c'est la résignation virile dans une vie toute de travail et de dévouement au bien de l'humanité. De l'autre, c'est la réhabilitation chrétienne par le repentir rendu profitable au monde social.

Telle est la donnée générale de l'œuvre. L'histoire, puisque histoire il y a, est une des plus touchantes parmi celles que l'auteur a inventées. C'est l'éternel roman de la jeune fille épousée pour ses écus. Le mariage une fois accompli, le mari retourne à ses affaires, s'attache à son comptoir, s'absorbe dans les chiffres. Vienne le tentateur et la jeune femme se sentant, comme elle le dit elle-même, « des forces » superbes et malfaisantes peut-être, que rien ne peut humilier, que les plus durs commandements de la religion « n'abattent point », succombera inévitablement.

Véronique Graslin ne sait pas, en effet, résister à la passion que lui inspire un ouvrier porcelainier du nom de Tascheron ; et celui-ci, pour se procurer les moyens de fuir avec l'épouse infidèle, se rend criminel. Malgré les efforts désespérés de Véronique, qui a mis en mouvement de hautes influences, il est condamné à mort. Elle eût pu prouver que le crime n'avait pas été prémédité et, par là, arracher au

jury les circonstances atténuantes ; mais elle a dû se taire, car elle porte dans son sein le fruit de sa faute. Dans la crainte de la compromettre par un aveu, Tascheron refuse l'assistance d'un prêtre. C'est alors que le curé de Montégnac, sa paroisse natale, l'abbé Bonnet, le principal personnage du livre après Véronique, entre en scène. Il a reçu de son évêque mission de ramener à Dieu l'âme rebelle du condamné et il finit par triompher de ses résistances.

Ce drame tient en quelques chapitres. L'expiation, qui va commencer, remplit le surplus du livre. Elle se traduira, pour Véronique devenue veuve, par une participation active à l'œuvre d'apostolat évangélique, de régénération sociale entreprise par l'abbé Bonnet. Et pendant que se dérouleront les péripéties de cette seconde partie du roman, l'ineffable sérénité d'âme de l'humble ecclésiastique formera une antithèse continuelle avec les troublants remords qui agiteront l'âme de Véronique.

C'est à Limoges que se passent les scènes de la première partie du livre ; la seconde a pour cadre les vastes plaines qui s'étendent au-delà de Saint-Léonard. On sait quelle importance Balzac attachait à l'exposition, à la mise en scène, à la constitution du milieu dans lequel devaient évoluer ses personnages. Qu'il s'agisse de la maison des Sauviat, dans la Cité, du panorama de la Vienne vu des terrasses du palais épiscopal, ou des campagnes du Limousin, ses descriptions abondent en détails précis, minutieux, en vives peintures. La topographie du sol est d'une telle exactitude qu'on a la physionomie très nette des lieux ou des paysages parcourus. Et alors même que l'écrivain, usant du double don que possède l'imagination de concevoir et de peindre, s'écarte du réel en poursuivant l'idéal, on a toujours la sensation du vrai.

Les accessoires pittoresques sont traités dans *le Curé de village* sous une forme très imagée, mais plus particulièrement concise. Quant aux personnages, héros ou comparses, Balzac les a étudiés et présentés non-seulement avec le souci de la réalité, mais avec un talent d'observation et une science d'analyse qui défient toute critique. Le drame lui-même est, dans sa concision, d'une puissance de pensée et d'une sobriété d'expression vraiment remarquables. « Il y a cela » d'original dans *Véronique* que le drame est en dessous, » comme dans les *Tascherons*, et ces deux profondeurs se

« répondent. Je ne croyais pas à la possibilité d'arriver à de  
« tels effets en littérature. *Le Curé de village* dépasse mes  
« espérances. . . » — écrit Balzac à Th. Gautier (1). Et de  
cette méthode sont résultées des scènes tantôt d'une simplici-  
té grandiose, tantôt d'une intensité d'émotion inexprimable.  
La messe funèbre dite par l'abbé Bonnet dans la vieille  
église du village en présence de la famille Tascheron et la  
confession publique de Véronique mourante, ressouvenir des  
coutumes d'expiation du moyen âge, sont des scènes comme  
en offre seul le drame shakespearien. Si j'ajoute que la forme  
littéraire est particulièrement soignée, bien supérieure à  
celle de la plupart de ses autres œuvres, on comprendra que  
Balzac la considérait comme une de ses meilleures.

*Le Curé de village* fut d'abord publié en feuilleton et  
en trois fragments dans *La Presse* (n<sup>os</sup> des 1<sup>er</sup> - 7 janvier,  
30 juin - 13 juillet et 30 juillet - 1<sup>er</sup> août 1839). Il parut  
pour la première fois en librairie en 1841 (2) (Paris,  
H. Souverain, 2 vol. in-8<sup>e</sup>) (3) précédé d'une introduction

(1) Lettre du 28 avril 1839, publiée par M. de Lovenjoul dans  
son livre *Autour de Honoré de Balzac*.

(2) 1841 ! C'est le moment où Jules Sandeau écrit *Le Docteur  
Herbeau*, l'une de ses meilleures herquinades, disent certains criti-  
ques, l'un de ses chefs-d'œuvre, affirment certains autres. Et cette  
œuvre a également pour cadre la campagne de Saint-Léonard.

Elie Berthet, dont les productions littéraires occupent le rez-de-  
chaussée du journal *Le Siècle*, prépare un roman de cape et d'épée  
dont il placera également la scène en Limousin et qui aura pour  
titre *Le château de Montbrun*.

Et puisque je parle d'Elie Berthet, je relèverai sur le verso de  
l'autre titre du *Curé de village*, au milieu d'une série d'ouvrages  
nouveaux, l'annonce d'une œuvre prochaine en collaboration avec  
qui ? . . . avec Henri Monnier ! Singulière association de deux  
genres bien différents, de deux talents bien dissemblables.

(3) « Vous vous souciez de mes livres comme un épicier de ses  
« prunoux », écrit Balzac à l'éditeur H. Souverain, en se plaignant  
des horribles fautes qui émaillaient le texte de sa *Béatrix*.

Son activité fiévreuse ne pouvait pas davantage s'accommoder des  
lenteurs apportées par le même éditeur dans la publication du  
*Curé de village*. Aussi Balzac le gourmande encore : « Vous  
« mettez les entraves à tout. . . Vous ne voulez pas faire paraître  
« *le Curé*. Il aurait pu être fini le 15 mai (1840). Le 15 mai il n'y  
« avait pas six feuilles composées sur la copie. . . » (*Correspon-  
dances de H. de Balzac*, publiée par M. de Lovenjoul).

et d'une dédicace. Celle-ci fut supprimée dans l'édition définitive (1).

Voici donc un livre qui nous appartient quelque peu. Rechercher comment il fut accueilli, spécialement à Limoges et dans le pays, par la critique et les lecteurs, n'est-ce pas replacer l'œuvre dans son véritable milieu, dans son atmosphère ambiante? Les journaux locaux, qui ont gardé l'écho des mille bruits contemporains, pourraient évidemment nous fixer sur l'impression produite par l'apparition du *Curé de village*. Mais, où sont les journaux d'antan? Du chiffonnier ou de l'épiciier, terreur des écrivains en mal de gazettes, lequel l'a emporté? A peine si quelques numéros subsistent encore, disséminés dans les archives et les bibliothèques publiques.

A défaut de ce moyen d'information, tenterons-nous de déterminer la courbe littéraire de la société limousine à cette époque? Certes, Limoges avec ses 27,000 habitants, n'était pas encore la grande ville d'aujourd'hui. Bien clairsemés y étaient les patriciens de l'esprit, bien restreinte l'élite intellectuelle. Est-ce à dire que la province qui avait fourni de brillants adeptes au saint-simonisme demeurait réfractaire au mouvement novateur qui révolutionnait les lettres et les arts? De bonne heure, au contraire, le romantisme y avait pénétré et plus profondément peut-être qu'en nulle autre région. Mais il était apparu sous la forme de brocanteurs, d'amateurs, et même de hauts fonctionnaires collectionneurs qui, au nom des goûts nouveaux pour les vieilles choses, l'avaient consciencieusement dépouillé de ses émaux, reliques de famille, et des manuscrits, débris de ses vieux montiers. Ce n'est pas avec de tels éléments qu'on provoque

(1) Les termes dans lesquels cette dédicace est conçue, aussi bien que le cadre choisi pour l'œuvre elle-même, portent à croire qu'elle était adressée à M<sup>me</sup> Nivet.

Balzac a dédié tous ses livres à des personnes de son intimité ou auxquelles il était redevable de quelque marque d'attention. Rien de plus naturel qu'après avoir inscrit le nom de M<sup>me</sup> Carrand en tête de la *maison de Nucingen* (1838) il ait ensuite placé celui de M<sup>me</sup> Nivet en tête du *Curé de village*. Mais une difficulté se présente : le livre est dédié à *Hélène*; or M<sup>me</sup> Nivet était prénommée *Marie-Lucile*. Il reste à savoir, — ce que je n'ai pu élucider, — si elle ne portait pas en famille le prénom d'*Hélène*.



dans les couches intellectuelles un de ces courants susceptibles de les entraîner vers des doctrines ou des idées neuves, quelque originales qu'elles soient.

Aussi bien, gens de calcul et de froide raison, doués d'une nature exempte de toute espèce d'enthousiasme, fixés ou plutôt figés au sol pour la plupart, les Limousins se départissaient rarement de leur placidité quotidienne. En ce temps de garde nationale et de suffrage restreint, deux causes pouvaient seules rompre ce calme déconcertant : les discussions soulevées par la question de jonction de la Loire à la Garonne et de canalisation de la Vienne, — beau rêve dont les imaginations se bercèrent longtemps, — et les polémiques entre fidèles de la légitimité et tenants du juste-milieu.

Nous savons pourtant qu'on lisait à Limoges, tout autant que dans n'importe quelle autre ville. A preuve les cabinets de lecture dont le nombre augmentait, précisément vers cette époque, ce qui suppose une extension de la clientèle (1). Or c'était là, on ne l'ignore pas, les canaux par lesquels la littérature moderne pénétrait la province. L'*Institut historique*, qui venait d'être fondé, y avait recruté plusieurs adhérents. Enfin la jeune génération montante s'était groupée en un *Cercle philharmonique et littéraire*. On dit bien que ce cercle prenait souci beaucoup plus de l'organisation de bals

(1) On comptait quatre cabinets de lecture en 1844.

Il y a quelques cinq ou six ans, le vieux fonds d'un de ces anciens cabinets de lecture, livré à un brocanteur, était étalé par celui-ci sur une des places publiques de Limoges. On voyait là, au milieu du fatras de la littérature romantique, les éditions originales d'auteurs qui eurent leur moment de vogue. De curieux frontispices signés des Johannot, de Nanteuil et des autres imagiers de ce temps éclairaient encore l'entrée de ces livres. Recueillis avec soin, ils sont allés grossir la série des pièces romantiques d'un iconophile distingué, M. Emile Lachenaud.

Pour quiconque aurait eu le loisir d'examiner l'un après l'autre les quatre ou cinq mille volumes de cet étalage ambulante, ç'aurait été une opération fort suggestive. Avec un peu de patience et de perspicacité, et d'après l'état matériel de chacun d'eux, on eût pu les classer par catégories de lecteurs, dire de quelles préférences ils avaient été l'objet, quel succès ils avaient obtenu. Les deux volumes du *Curé du village* s'y trouvaient, mais dans quel état ! leurs feuilletts maculés, aux angles arrondis, rongés par un frottement répété des doigts, leur cartonnage disloqué, attestaient un long service.

parés, — lesquels obtenaient d'ailleurs un vif succès, — que de l'accroissement de sa bibliothèque ; celle-ci n'en devait pas moins être importante si l'on en juge par ses épaves.

Quoi qu'il en soit, le procédé de documentation vécue dont usait l'auteur du *Curé de village* eut un résultat inattendu. Parmi les bonnes gens de l'endroit, il s'en trouva pour affirmer que les tableaux tracés par Balzac n'avaient pas toute l'exactitude d'une épreuve au daguerréotype et que les signalements de ses personnages avaient moins de précision qu'un passeport. Mais le plus grand nombre voulut à toute force, — j'énonce ici un fait certain et bien connu, — voir dans cet ouvrage un roman à clef. Les commentaires allèrent bon train ; on mit des noms sur les masques : le vicaire général Dutheil et l'escompteur Graslin furent parfaitement reconnus. Peu s'en fallut qu'on révélât l'origine de l'énorme fortune des Sauviat qu'on savait pertinemment provenir d'ailleurs que d'une intelligente avarice.

En sorte que Balzac se vit obligé de déclarer, dans son édition de 1844, que le début du roman avait eu pour théâtre une maison démolie depuis lors pour l'élargissement du carrefour. Inutile de dire qu'aucune démolition n'avait eu lieu ; seule l'icône de la Vierge et sa niche sculptée avaient disparu dans la restauration de l'angle de la maison.

Quant à la critique, qui jusqu'alors avait peu ménagé Balzac, elle se montra plutôt favorable à son dernier ouvrage. Sans rien abandonner de ses préventions, G. de Molènes, dans un de ses articles littéraires de la *Revue des Deux-Mondes*, voulut bien reconnaître au romancier « quelques qualités précieuses » entre autres « ce don sans lequel on n'écrit ni livre de morale, ni livre de poésie : le génie de l'observation ». « Il y a dans le premier volume de ce livre, ajoute-t-il, une action qui offre de l'intérêt et quelques-unes de ces vivantes peintures comme l'auteur d'*Eugénie Grandet* en savait faire dans ses bons jours ; mais le second volume est marqué sur chacune de ses pages du triste cachet des œuvres avortées. M. de Balzac y veut décrire les grands spectacles de la nature et c'est là ce qui lui est aussi impossible que de soulever les grandes questions de la morale. Ce qui manque à son esprit, c'est cette intelligence des vastes horizons qui permet à un poète de faire une épopée au lieu d'une élogie. Il a reçu le don de peindre ce qui lui est nécessaire pour encadrer les scènes qu'il lui est per-

mis de composer. S'il veut représenter une famille de paysans devant une chaumière, il saisira jusqu'aux moindres nuances du lierre qui grimpe autour des murailles, il n'oubliera ni la cage où chante la pie, ni la mare où nagent les canards, ni même le fumier qu'escaladent les poules. Il saura rendre avec d'incroyables finesses de pinceau tous les objets qui entourent ses personnages ; mais ce qui termine les grands tableaux, la mer, les forêts, les montagnes, il ne lui sera jamais donné de le comprendre et de le reproduire. Le *Curé de village*, malgré les défauts qu'il est si facile d'y relever, méritait une sorte d'attention, parce que c'est peut-être le dernier livre de M. de Balzac où l'on trouve des indices de travail consciencieux. »

On ne saurait disconvenir que les longues tirades, — tel le monologue de l'ingénieur Gérard au tome second du *Curé*, — d'interminables et fréquentes digressions aient pu plonger dans un aburissement qui n'avait rien de sympathique quelque lecteur en quête d'émotions. Mais ce que ses censeurs ne pardonnaient pas à Balzac, c'était surtout de toucher aux graves questions philosophiques ou gouvernementales réservées, suivant eux, aux métaphysiciens et aux économistes. L'admirable poussée d'esprit scientifique qui circule d'un bout à l'autre de son œuvre et qui fait de lui l'ancêtre, l'initiateur de l'école moderne, restait incomprise ; ces pages pleines de vues hardies dans lesquelles l'intuition s'ajoute à l'expérience acquise, ces fugues de la pensée qui devançant la réalité et la préparent étaient taxées d'ambitieuses manies.

Mais voici que la postérité, qui salue en Balzac un des plus grands remueurs d'idées du xix<sup>e</sup> siècle, s'apprête à glorifier sa mémoire. Et c'est à ce moment que la ville de Limoges laisse démolir l'hôtel qui rappelait son séjour ! Ce ne sont pas, assurément, des pierres historiques qui vont disparaître, mais Limoges est si pauvre en souvenirs de ce genre. On m'objectera les nécessités d'un nivellement et d'alignements nouveaux. Voudrait-on par là proclamer l'incompatibilité de deux choses bien conciliables cependant : les exigences d'une opération de voirie et la science de nos ingénieurs ?